

# Winter

ART ACTUEL

112

## SEXES

à bras-le-corps



CONTIENT  
DE L'ART  
EXPLICITE



*C'est dans le maquis de l'art que se trouvent les noyaux de résistance parmi les plus conséquents au rouleau compresseur de la subjectivité capitaliste, celle de l'unidimensionnalité, de l'équivaloir généralisé, de la ségrégation, de la surdité à l'altérité vraie.* Félix Guattari<sup>1</sup>

Des sculptures-installations ont sensiblement marqué la rentrée artistique hivernale de 2012. Exemplaires de l'actuelle vague d'hybridation multimédia et de migrations interdisciplinaires en appelant à l'usage de matériaux à réfraction de lumières et de sons, quatre propositions, que je qualifierais pourtant par leur matérialité dans l'espace, m'ont paru fort significatives d'une poétique critique, disons, du « spectaculaire contre le spectacle »<sup>2</sup>.

Il s'agit des expositions *Jenesaispasvraimentoujevaismaisjemenvais* de Pierre Bourgault à la galerie Clark de Montréal, *Inquiétants miracles* de Mathieu Valade à la Galerie des arts visuels de l'Université Laval, *Bleu/Suède/Drone* de David Neaud ou Lieu, centre en art actuel à Québec et *Natupotikan* (Québec) du duo innu Sonia Robertson et Sophie Kurtness de Mashteuiatsh à la galerie Séquence de Saguenay.

**DU SPECTACULAIRE CONTRE LE SPECTACLE.** Sous le qualificatif chaotique (Guattari, 1992), mon propos aborde ces quatre expositions comme autant d'écart critiques entre la scénarisation des objets d'art, leur « chosefication » somptuaire en tant que marchandise et l'intégration fonctionnelle du performatif dans le système en place<sup>3</sup>. Un fil conducteur développé au fil des quatre dispositifs sculpturaux et installatifs, selon un angle sociologique critique, tentera donc de mettre en relief divers nomadismes de création comme autres choix inoculant le spectaculaire d'un art vivant contre le spectacle architecturé et programmé de l'art du marché et/ou des zones urbaines – pensons au Quartier des spectacles à Montréal et au Nouveau Saint-Roch à Québec –, de plus en plus sous l'emprise de l'actuelle mode de production hypercapitaliste des lois de consommation de masse technobureaucratiquement planifiées et contrôlées. Et faites, voilà.

Ajoutons à ce regard le plaisir de déambuler pour fréquenter de l'art qui interroge l'art en des visions qui rejoignent de manière plurielle plusieurs des conceptions mutantes de la sculpture. En ce sens, la dynamique contenue/contenant/contenu chez les Bourgault, Valade, Neaud, Robertson et Kurtness se démarque comme autant de « projections libérantes » (Borduas, 1949) oscillant entre matérialité et rêve, technologie et éthique, culture et nature,

## DU SPECTACULAIRE CONTRE LE SPECTACLE : SCULPTURES CHAOSMIQUES

► GUY SIOUI DURAND

L'horizon à naviguer

*Ce sont les machines esthétiques qui, à notre époque, nous proposent les modèles relativement les mieux accomplis de ces blocs de sensation susceptibles d'extraire du sens plein à partir de toutes ces signalétiques vides qui nous investissent de toutes parts<sup>4</sup>.*

Pierre Bourgault aligne depuis un demi-siècle des « sculptures-habitats », des « sculptures flottantes » et des « sculptures-dessins ». Jusqu'à tout récemment, en plus de marquer le territoire et les architectures de grandes œuvres d'art public, l'artiste de Saint-Jean-Port-Joli voguait sur fleuve et mer en une aventure sculpturale qui ouvrait les voies d'une poésie et d'un imaginaire dont on commence à peine à reconnaître la singularité et l'envergure<sup>5</sup>. En janvier 2012, les mondes marins et célestes se fusionnaient dans sa plus récente sculpture-installation.

*Jenesaispasvraimentoujevaismaisjemenvais*, le titre de cette sculpture-installation, se lit d'un souffle. Il nous emporte loin à l'horizon, là où la mer et le ciel se fondent. Il y sera question de vaisseaux et de navigation, de cartes et d'appareils pour écouter la mer, nous guider, nous repérer, dessiner les trajets, jauger les vents. Sous le flux et le reflux des vagues ou dans le souffle incessant des vents, un vaisseau imaginaire peut glisser au large ou flotter dans les airs, comme un poisson volant ou... une éolienne qui tourne aux grands vents !

Pour ce faire, Pierre Bourgault a conçu et exposé *Jenesaispasvraimentoujevaismaisjemenvais* tels trois environnements s'imbriquant de l'extérieur vers l'intérieur et refaçonant complètement le lieu, c'est-à-dire la grande salle de la galerie Clark : des cartes de dessins éoliens tapissant tous les murs, une étrange nacelle en suspension au centre et une ouverture pour que le « voyageur » s'y engouffre et utilise des instruments de navigation : 1) le sculpteur a d'abord saturé les quatre murs de la galerie de dessins reproduisant les ondulations des vents d'une journée entière pour une région (ex. : la Côte-Nord). Dès lors, l'apparente invisibilité du vent prenait une forme mesurée, interprétée à partir des compilations météorologiques ; 2) ensuite, accrochées au plafond de la galerie Clark en son centre et brillamment éclairées, les formes indéfinies d'un étrange vaisseau vert éclatant, entre poisson volant et navette sous-marine, flottaient en suspension. Cette « machine esthétique » était en fait un de ces habitacles qui recouvrent le moteur, faisant tourner les grandes pales des éoliennes perchées sur d'immenses poteaux. La poésie du dispositif sculptural s'arrimait par la forme et le matériau au monde économique

des nouvelles énergies ; 3) enfin, une ouverture en forme d'aile sur un des côtés offrait au public de pénétrer dans le vaisseau, de se mettre en quelque sorte dans l'état du navigateur-artiste, d'en faire l'expérience. C'est qu'à l'intérieur, un radar, une batterie, des écrits sur les parois et une paire d'écouteurs allaient lui permettre d'entendre des sonorités enregistrées lors de voyages sur le Saint-Laurent. L'étrange embarcation bougeait, comme en mer ou dans les airs. Ce léger balancement rappelait l'inconfort, les risques, les dangers ou à tout le moins la sensation d'inadaptation première.

Pour son impressionnant retour dans un centre d'artistes, c'est donc le vent qu'il a tenté de cristalliser comme « sculpture d'espace ». D'une part, ces « matériaux » offrent aux ingénieurs de quoi flotter sur les eaux et dans les airs. Il en émane cependant deux ancrages au réel : économique, avec la référence à l'éolienne, et géographique, avec la cartographie des vents et les appareils de repérage. D'autre part, ils étalent un dispositif *in situ* ouvert à tous les rêveurs pour « monter » à bord et voyager, immobiles. Le souffle poétique de *Jenesaispasoujemenvais-maisjesaisquejemenvais* provoque la rêverie, l'insondable, l'impensé.

Ramené au dessein humain, le sculpteur n'a-t-il pas fait sienne cette fameuse maxime du Che (Ernesto Guevara) : « Soyons réalistes. Demandons l'impossible » ? Assurément, Bourgault navigue sur et sculpte la fuite, la migration, l'expansion infinie comme échappée existentielle par l'art sur une horizontalité imaginée dans des architectures inventées pour la survie : des navires d'eau et d'air. Il en révèle une poétique fluviale et aérienne pour qu'au large, bien au large de la galerie Clark, un départ inouï puisse prendre forme et que, comme l'artiste, on puisse dire : « Je ne sais pas où je m'en vais, mais je sais que je m'en vais ! »

Inquiétantes réfractions

*Tout décentrement esthétique des points de vue, toute démultiplication polyphonique des composantes d'expression passent par le préalable d'une déconstruction des structures et des codes en vigueur et par une plongée chaotique dans les matières de sensation<sup>6</sup>.*

Si Pierre Bourgault en appelait à l'évasion, Mathieu Valade, lui, allait proposer avec *Inquiétants miracles* un type de traversée beaucoup moins lointaine : de l'autre côté des miroirs...

Le vestibule d'entrée à la Galerie des arts visuels à l'Université Laval est particulier. Son embrasure permet un « point de vue » d'ensemble de l'exposition. Or, cette fois-ci, l'éc-

tion d'une colonne de boîtes de carton sur une palette de livraison face à l'entrée et la multitude de silhouettes au vernissage empêchaient le balayage visuel des quatre sculptures installées. Mon regard bifurqua d'abord... vers la gauche.

Là, le long du mur, une grosse boule de discothèque ondulait au sol, comme si elle venait de tomber, décrochée du plafond. Les milliers de petits miroirs argentés qui composaient cette sphère clinquante se mirent alors à scintiller d'autant de mini-flashes sous les projecteurs aux mouvements des gens qui s'en approchaient – magie des censeurs, du moteur et du système électriques. La moitié de la galerie fut *illico* transformée par les projections lumineuses réfractées sur les murs, tandis que la musique chuintante d'un dernier *slow* – j'ai reconnu le succès *Take my Breath Away*, chanson d'amour thème du film *Top Gun* (1986) – avait pour source deux haut-parleurs sur pied qui formaient un trio avec la boule.

À cause de l'ampleur démesurée de la sphère dans une pièce au plafond pas si haut, un paradoxe s'installe et renforce le titre : « Marcher quand même ». Ce dispositif sculptural se jouait des deux environnements, celui cliché issu tout droit de la culture de masse et celui mondain du monde de l'art. Aire de party terminé, ère de fête finie, alors que le vernissage ne fait que commencer ?



Photo : Sébastien Lapointe

MATHIEU VALADE, INQUIÉTANTS MIRACLES, GALERIE DES ARTS VISUELS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, QUÉBEC, 12 FÉVRIER – 25 MARS 2012



Photos : Renée Méthot – École des arts visuels, Université Laval.

### Inquiétants miracles

Bien que centrale et à première vue, « Ouvrir la brèche » (palette de transport, boîtes de carton, senseur et vinyle), l'échafaudage de boîtes de carton, ne m'attira pas pour autant après la boule disco. C'est que derrière, sur le grand mur, et de l'autre côté, les deux autres dispositifs sculpturaux dégagèrent une attraction telle que l'abandon de la boule clinquante et le contour de la colonne fade furent aisés.

« Chercher l'abîme » et « Se reconnaître » allaient s'avérer les deux sculptures maîtresses de l'exposition. Mathieu Valade a conçu à partir de petits boîtiers cartonnés à triangulation multiple des chiens dont l'aura se reflète dans des miroirs de grande surface. Hors nature, non seulement leur présence intrigue, mais leur expérience de proximité génère surtout quelques tourments.

À cet égard, « Chercher l'abîme », totalement à droite, m'a fasciné : un chien dont le museau est posé sur le sol miroitant, où un néon rond se reproduit à l'infini, créant ainsi l'illusion d'un abîme sans fin qui pourrait le happer ; les fils qui

serpentent hors du miroir sur le plancher réel des lieux ondulent pendant ce temps en lignes-dessins. S'approcher, se pencher, s'y refléter, tomber. Vertiges possibles.

Je revins par la suite vers la finesse sculptée de ce second chien qui tente de toucher le reflet de sa patte. Faire partie par reflet du cadrage, la surface en miroir étant adossée au mur, renchérit l'ambiguïté du phénomène : « Se reconnaître » (miroir et polyuréthane).

Dédoublement, donc, entre matière et image. Réification d'un temps de vernissage dont les signaux seraient autres que ceux du festif ? C'est ici, à mon avis, que la colonne cartonnée sur une palette de transport allait prendre tout son sens, toute son amplitude. En m'approchant en fin de parcours d'« Ouvrir la brèche », j'ai pu voir une pensée imprimée en lettres argentées sur ce matériau pauvre, anticlinquant, que forment ces boîtes de carton empilées aux fonctions quotidiennes d'emballer, de remiser, de déménager : « promesse d'un quotidien simple ». Or, en m'approchant pour mieux lire, j'ai aussi été

témoin d'un vrombissement, tel un tremblement de terre, qui mettait en relief un danger : la boîte tombée et renversée à nos pieds aurait pu nous fracasser ! Les mots se métamorphosaient en maux d'être au monde.

Au final, *Inquiétants miracles*, l'exposition de ces quatre sculptures originales assemblées par Mathieu Valade, séduit et donne à réfléchir cette séduction. Mathieu Valade réussit, magnifiquement et sensément, à évoquer autant d'« espaces inquiétants », allant d'un monde éphémère (la salle de danse) aux entrepôts, en passant par l'abîme sans fond et l'autre côté du miroir. Cela vaut non seulement pour ces « vies de chiens », d'oiseaux, d'arbres – comme le pensait le regretté Pierre Gracchi –, mais encore plus pour celles des citoyen(ne)s que nous sommes désormais, environnés de possibles aveuglements lumineux qui tendent à nous transformer en ultimes spectateurs, consommés soit par la culture du spectacle dénoncée jadis par les situationnistes, soit par les migrations de tous ordres ou les solitudes.